

Avant-propos

Quand je commandais le 24^{ème} régiment d'infanterie, dans les années 1992-1994, j'ai eu l'occasion de côtoyer les anciens combattants 1939-1940 et 1944-1945 du régiment. J'avais été frappé, alors, par les liens qui les unissaient et leur attachement à rendre hommage à leurs camarades disparus. Je m'étais juré d'écrire un jour leur histoire.

Je le fais dans « Mourir à Saint-Loup ». Julien, Danielle et Evelyn sont des héros de fiction, mais l'intrigue s'inscrit dans le cadre historique de l'engagement du 24^{ème} RI sur les bords de l'Aisne, en mai et juin 1940.

Je raconte ces combats en m'appuyant sur les témoignages recueillis et les nombreux documents archivés au service historique de l'armée de terre.

Hormis quelques personnages dont les noms sont passés à la postérité, je cite les héros réels uniquement par l'énoncé de leur fonction ou l'initiale de leur nom. Les anciens les reconnaîtront facilement.

La juste gloire des victoires de 1944-1945 a occulté trop souvent les actes d'héroïsme, le sacrifice et le courage malheureux des officiers et des soldats engagés dans une lutte sans espoir et qui ont fait leur devoir jusqu'au bout, sans faillir, pendant la campagne de France 1939-1940.

Au travers de l'histoire du 24^{ème} régiment d'infanterie, ce livre rend hommage à tous les combattants de 1940 que

la défaite a laissé injustement dans l'ombre. Je le dédie aux anciens du 24^{ème} RI, à leurs camarades de la 10^{ème} DI et aux élus et habitants des cantons de Château-Porcien et d'Asfeld qui s'attachent, aujourd'hui encore, avec fidélité, à perpétuer la mémoire de ces durs combats.

Nota :

La topographie a bien évolué depuis 1940, mais le lecteur curieux pourra suivre les grandes lignes des combats du « sous-secteur de Saint-Loup » sur :

- la carte IGN, numéro 10, Verdun – Reims, série M663, Echelle 1/100000.
- ou mieux, sur un assemblage des cartes IGN, numéro 2810 Château-Porcien et numéro 2811 Asfeld, série orange, échelle 1/50000.

La Traversée

Quelque part en Atlantique Nord, le lundi 29 avril 1940

La coursive était plongée dans l'obscurité. La lueur de quelques veilleuses se reflétant de proche en proche dans les grands miroirs latéraux en faisait un espace infini, irréel et mystérieux. Hormis le son étouffé de ses pas sur l'épais passage qui revêtait le sol et la vibration sourde et omniprésente des puissantes turbines à vapeur lancées à plein régime, Julien Marciac ne percevait, autour de lui, aucun signe de vie. Rien ne venait briser l'impression d'isolement et le sentiment de solitude qui l'étreignaient depuis son embarquement et l'avaient incité à sortir hors de sa cabine quelques minutes plus tôt.

Il s'engagea dans un escalier métallique dévoilé sur sa droite par un courant d'air frais. Avec un fort bruit de ferraille que démultipliait l'écho, il grimpa les marches, à petites foulées, comme pour échapper à l'engourdissement qui le gagnait et fuir l'atmosphère angoissante et confinée des entrailles du navire.

Il déboucha à l'air libre face à l'immensité de l'océan et marqua un temps d'arrêt sur le seuil, saisi par le vent frais et humide qui balayait le pont promenade. Les bourrasques sifflaient dans les haubans des mâts et des cheminées, faisaient gémir les potences et les cordages des chaloupes de sauvetage, et couvraient, de leur plainte lugubre, le bruit du ressac de la houle blanchâtre contre les flancs noirs du paquebot.

Juste au dessus de lui, la lune jouait à cache-cache avec les nuages et éclairait par intermittence la masse noire d'une des cheminées gigantesques du navire d'où sortait un léger voile de fumée. Relevant le col de sa vareuse, il s'avança vers le bastingage et s'accoua, le regard perdu face à l'étendue vide et écumeuse de la mer.

Dans son dos, alignés contre les parois blanches, de larges transats inutiles semblaient attendre d'hypothétiques passagers. Un marin, mains dans les poches et tête baissée, passa d'un pas rapide qui résonna sur le plancher verni. Un nuage noir cacha la lune. Plongé dans l'obscurité, Julien eut une envie brusque d'allumer une cigarette. Il sortit son briquet. Après plusieurs tentatives avortées, il se replia vers le grand salon dont une des portes d'accès, mal fermée, battait avec insistance derrière lui.

Dans la lueur nocturne, diffusée par de grandes baies vitrées, ce vaste salon « Art Déco », vidé de son mobilier, paraissait bien plus grand encore que celui dont Julien gardait le souvenir. Poursuivant sa promenade solitaire autour de la salle, il aperçut son reflet dans une glace, à la lueur blafarde du bout incandescent de la cigarette. Sa silhouette floue en tenue d'officier d'infanterie, en veste jaspée, culotte de cheval couleur mastic et leggings de cuir, lui fit prendre conscience que la période d'insouciance, qu'il venait de vivre, était bel et bien terminée.

Il ne s'était pas rendu compte de la fuite du temps depuis la fin de ses obligations militaires accomplies comme sous-lieutenant de réserve au 2^{ème} bataillon du 24^{ème} régiment d'infanterie. C'était presque hier, pensa-t-il, qu'il avait fait la traversée aller, Le Havre – New York, à bord du même paquebot, l'« Ile-de-France ».

Jeune avocat débutant dans une importante étude parisienne, il allait faire un stage au sein d'un cabinet de

Washington. A la veille d'une carrière internationale prometteuse, arpentant ce même salon ruisselant de lumière, il avait observé, d'un œil d'ethnologue détaché et désabusé, la société élégante et frivole qui s'étourdissait pour ne pas voir les nuages noirs qui s'amoncelaient à l'horizon.

Engoncé dans la veste étriquée d'un smoking de location, il avait allumé une cigarette, non loin du miroir devant lequel il se trouvait aujourd'hui et avait balayé la salle d'un regard circulaire.

Elle était là, éclatante de beauté et rayonnante au milieu d'un groupe d'admirateurs qui la dévoraient des yeux et semblaient boire ses paroles. Leurs regards s'étaient croisés rapidement. Gêné, il ne s'était pas attardé sur elle et avait fait mine de regarder ailleurs. Piquée au vif par l'indifférence feinte de ce « beau et ténébreux solitaire », elle s'était approchée de lui.

C'était une jeune femme à l'allure décidée, brune, aux cheveux courts légèrement crantés, avec de grands yeux sombres et rieurs. Elle portait une longue robe fourreau moulante en satin blanc qui mettait en valeur la beauté insolente de ses formes et la peau ambrée de ses épaules robustes de sportive accomplie. Elle l'avait abordé avec un sourire moqueur et, sortant un petit Leica noir de son sac, elle avait actionné, en un tournemain, la molette de mise au point du télémètre pour le prendre en photo.

— Evelyn Adams, reporter-photographe, se présenta-t-elle avec une fraîcheur et une spontanéité qui l'avaient tout de suite séduit.

— Julien Marciac, lui répondit-il, récupérant, d'un geste ample, deux coupes de champagne sur le buffet tout proche.

Ils avaient trinqué puis étaient sortis sur le pont. Il faisait beau ce jour là. Elle lui demanda les raisons de son voyage et elle lui raconta comment, unique héritière d'une riche dynastie de sidérurgistes de Pittsburgh, elle se sentait à l'étroit dans cette ville du nord-est et rêvait de découvrir le vaste monde. Sa famille, lui avoua-t-elle, ne se faisait aucune illusion sur son aptitude à assumer des responsabilités matrimoniales conformes aux intérêts de l'entreprise. Peu disposée à conquérir l'héritier de l'« U. S. Steel » qu'on lui destinait, elle n'avait eu aucun mal à s'affranchir de la tutelle de ses parents. Bien mieux, soulagés de la savoir au loin, ils subventionnaient désormais, sans lui poser trop de questions, sa vie d'aventurière.

Elle revenait d'un séjour en Espagne où elle avait assisté aux derniers soubresauts de la république agonisante. C'est là qu'elle s'était fait, au sein d'une brigade internationale, un nom dans le milieu fermé et macho du monde des reporters de guerre.

Prolongeant ce premier contact, Julien et Evelyn se retrouvèrent à maintes reprises sur le bateau. Mus par le même désir de liberté, la même insouciance et la même soif de vivre, ils sympathisèrent et le cliché, qu'elle avait pris le soir de la fête, fut un prétexte facile pour échanger leurs adresses sur le débarcadère à New York.

Ayant rapidement pris ses marques dans la société américaine, Julien la contacta dès que possible et elle devint aussitôt sa maîtresse.

Julien vécut ainsi quelques mois d'insouciance à Washington, partagé entre l'étude du droit international et les sorties avec sa belle héritière. Les deux jeunes gens donnèrent libre cours à une amitié amoureuse qui s'affichait sans retenue sur les courts de tennis, dans les restaurants chics à

la mode, les boîtes de nuit et dans les salons de la capitale fédérale. Paris était loin. La petite amie de la Bastille, Danielle Fourniol, une jeune femme douce, timide et conventionnelle, se trouva surclassée par le charme envoûtant et tourbillonnant d'Evelyn.

Les week-ends, au volant de son coupé Oldsmobile rouge, Evelyn lui avait fait découvrir New York et l'exposition universelle, les contreforts des Appalaches et la région des Grands Lacs. Ils envisageaient d'aller passer quelques jours sur les plages du sud de la Floride, pour les prochains congés. Mais la guerre en Europe et la mobilisation de la France stoppèrent leurs projets.

Plongé dans l'ambiance de cette aventure américaine, Julien considéra que son affectation à l'ambassade de France, auprès de l'attaché de défense dont on renforçait la cellule à Washington, était une vraie chance.

Il aurait pu vivre ainsi longtemps une période idyllique auprès de sa jolie maîtresse. Cependant, il se lassa bien vite du poste sans éclat de « planton – secrétaire – interprète » qu'on lui avait confié et les nouvelles reçues de ses anciens camarades de régiment ou de préparation militaire supérieure, désormais sous les armes, lui firent prendre conscience de sa situation de « planqué » qui lui pesait de plus en plus.

Vis-à-vis d'Evelyn, il en ressentit un sentiment de honte et il demanda, bien vite mais sans succès, une mutation au sein d'une unité combattante. Il réitéra sa demande le 9 avril, alors que la communauté internationale s'indignait de l'invasion du Danemark par les forces allemandes. On lui donna enfin satisfaction.

L'intervention de l'attaché naval adjoint lui avait permis d'embarquer à bord de l'« Ile-de-France », un des fleurons de la Compagnie Générale Transatlantique. Immobilisé et désarmé à New York depuis le mois de septembre 1939, dans un dock tout proche de celui où était amarré le « Normandie », le paquebot était sur le point de regagner Marseille pour y être transformé en transport de troupe.

Evelyn, qui rongait son frein et regrettait la fièvre et l'inconfort de son aventure espagnole, avait admis, sans difficulté, la décision de Julien. Elle n'avait rien fait pour l'en dissuader, bien au contraire. Un soir, lors d'une de leurs dernières soirées, à la table d'un grand restaurant de la capitale, envisageant avec le sourire leur prochaine séparation, elle avait plaisanté en trouvant bien plus honorable la situation de veuve de héros de guerre que celle de compagne d'un bureaucrate pantouflard.

Quand vint le moment de l'embarquement, le 27 avril au soir, elle l'accompagna jusqu'au « no man's land » des docks encombrés de caisses, de treuils et de grues où se préparait l'appareillage du grand paquebot. Ils avaient fait l'amour une dernière fois, rapidement, à la cosaque, reconnu-elle en riant, dans l'ombre d'un hangar, appuyés sur la surface rugueuse d'un rouleau de cordages, tout près de la masse imposante des flancs du transatlantique qui commençaient à frémir sous la pression montante de ses chaudières.

Des marins de passage, rentrant bruyamment d'une bordée nocturne, les avaient surpris et avaient plaisanté grassement à la vue de leur étreinte sauvage et impudique. Une sirène avait hurlé dans la nuit et ils comprirent que c'était l'heure. Rajustant sa tenue en désordre, Evelyn le quitta, l'engageant à rentrer bien vite en héros.

Ils s'étaient séparés sans un mot ni une promesse et il était monté à bord sans se retourner.

La cigarette de Julien venait de s'éteindre et il ressentit soudain le froid et l'humidité du grand salon vide. Il retourna à sa cabine.

Hier, le commissaire du bord, qui aurait pu aussi bien lui attribuer un luxueux appartement – terrasse, lui avait proposé celle-ci. Avec ses tons beiges, son large lit surmonté d'une lithographie de Dufy représentant une scène de course hippique, son épais tapis, son mobilier en bois de rose, aux lignes épurées, et son large hublot, dissimulé derrière un léger voilage, qui semblait jouer avec la lune, cette cabine était élégante, spacieuse et confortable. Pas une applique, pas une tenture, pas un détail qui ne soit en accord avec l'harmonie générale de l'ensemble. Il ne manquait pas grand-chose pour que Julien ait l'impression de participer à une croisière sur un bateau de luxe qui méritait bien son surnom de « Rue de la Paix de l'Amérique » !

Puisqu'il était condamné à vivre quelques jours dans cet espace confiné, il se décida enfin à en prendre pleinement possession. Il vida son sac de voyage et rangea son paquetage dans le placard à larges portes coulissantes, ouvrit le lit qu'il n'avait pas pris la peine de défaire en embarquant la veille au soir, fit couler les robinets du lavabo pour se rafraîchir le visage et ouvrit le hublot, comme pour évacuer les derniers miasmes laissés par les occupants précédents.

Inhabitée depuis de longs mois, la cabine baignait dans une atmosphère moite et sentait le renfermé. Il vérifia le petit réfrigérateur, regrettant que le commissariat défail-

lant n'ait pas pensé à le remplir, puis, après avoir respiré l'air du large, il se coucha.

Une bonne heure s'était écoulée et il n'avait cessé de se retourner dans son vaste lit sans trouver le sommeil, quand il entendit, tout proche, une porte s'ouvrir puis des bruits de canalisation derrière la cloison. Il n'était pas seul passager à bord et, rasséréiné par ce constat, il se détendit et s'endormit enfin.

Frais et dispos, après une nuit de repos, il avait entrouvert la porte de sa cabine, à l'affût de son discret voisin. Il intercepta, ainsi, Lucien qui sortait faire sa séance de gymnastique sur le pont supérieur. Sous-lieutenant pilote de l'armée de l'air, il avait été affecté, début décembre, à la « French air organisation », chargée d'accélérer l'achat de matériel américain. Tout comme Julien, Lucien s'était montré heureux de cette affectation qui lui ouvrait des horizons nouveaux mais la tension, l'ivresse et l'ambiance des combats aériens commençaient à lui manquer. Cette croisière fantôme lui permettait de rentrer en France pour rejoindre la 5^{ème} escadre de chasse basée à Suippes où il venait d'être affecté.

Lucien était un méridional optimiste et passionné. Il faisait partie des pilotes valeureux qui avaient ouvert le bal, dans les cieux, dès le mois de septembre 1939.

Intarissable, il avait raconté à Julien les premiers combats aériens au dessus de Saverne, dès le 8 septembre, et les premières victoires françaises du groupe de chasse des « Diables Rouges » sous la conduite de l'adjudant-chef C. Il plaisanta du « blâme sévère » que s'était vu infliger un de ses amis, le lieutenant L., pour avoir mitraillé, le 9 septembre, le terrain d'aviation de Sarrebruck et abattu, par la même occasion, un Messerschmitt 109 au décollage.